



la bande du
drugstore

un film de François Armanet



Distribution France
TADRART FILMS
83 A, rue Bobillot
75013 Paris
TEL : 01 43 13 10 68
FAX : 01 43 13 10 69
infos@tadrart.com

Ventes à l'étranger
PRESIDENT FILMS
A division of
France Télévisions Distribution
" Le Barjac "
1, boulevard Victor
75015 Paris
TEL : 33 (0)1 44 25 01 01
FAX : 33 (0)1 44 25 01 83/95
presidentfilms@francetv.com

Presse
BCG
Myriam Bruguère
Olivier Guigues
70, rue St. Dominique
75007 Paris
TEL : 01 45 51 13 00
FAX : 01 45 51 18 19

 **Festival de Berlin 2002**

Jean Bréhat & Rachid Bouchareb présentent

la bande du drugstore

un film de
François Armanet

35mm • couleur • scope • 93mn • son DTS SR

Une coproduction 3B Productions / France 2 Cinéma / StudioCanal

Sortie salles France le 17 avril 2002

www.labandedudrugstore.com





ynopsis

***" J'ai pas peur des petits minets
qui mangent leur ronron au Drugstore "***

Au cœur des années 60, les " minets " du Drugstore étaient les mieux sapés et les plus enragés d'une génération qui ne croyait qu'en elle-même et s'imaginait tout réinventer.

La drague, les michetons, les boums, les " bidons ", la casse, les boîtes, les tout premiers joints, les vacances sur la côte normande, les mini-shetlands, les mocs Weston, les Morris Cooper, mais aussi l'amour et la frime.

Philippe et Marc font les 400 coups. Charlotte et Nathalie leur rendent bien la pareille.

Sur fond d'Otis Redding et de Cream, une éducation sentimentale d'avant la pilule. La fureur de vivre d'une France qui s'ennuie.

le Mythe du Drugstore

Le Drugstore, là-haut, tout près de la Place de l'Etoile, ouvert en 1958 au rez-de-chaussée de l'immeuble de l'ancien hôtel Astoria à l'angle des Champs et de la rue de Tilsitt, n'existe plus, dévoré par un incendie spectaculaire une nuit de septembre 1972, revendiqué parmi de multiples appels par l'organisation palestinienne Septembre noir. L'édifice actuel qui le remplace n'offre pas d'autre intérêt que d'être le siège de Publicis.

Le Drugstore, la bande s'y tint de 1960 aux derniers jours de 67, allumant au cœur d'une génération d'adolescents parisiens le désir d'en faire partie. Impossible désir du reste, puisque de nombreux groupes cohabitèrent et se succédèrent sans jamais qu'aucun n'avoue qu'il cherchait à être un membre du club. Le premier qui aurait énoncé qu'il était un mec du Drug aurait été frappé pour toujours du sceau du bidon. L'appartenance ne se revendiquait pas. La qualité de drugstorien n'était jamais réclamée par celui qui savait bien qu'il en ralliait tous les suffrages. Au Drugstore, des groupuscules, des couples d'amis, ou trios, comme celui auquel j'appartenais, se côtoyaient. Sous la loi du Drug, la bande du Pub Renault, et plus loin, la grande cohorte des minets éparpillée dans les lycées parisiens, et avec un métro de retard, jusqu'en province. C'est leur regard qui donnait une existence aux mecs du Drug, et la reconnaissance de leurs pairs. " Roi ne puis, Duc ne daigne, Drugstorien suis ! ". Comme on le voit, le territoire était vaste. Mais dans le cadre des trois après-midis hebdomadaires - le jeudi, le samedi et le

dimanche - qui rassemblaient ce beau petit monde, le terrain de jeu se restreignait essentiellement aux Champs, l'axe qu'on remontait et descendait à partir des marches du Drug.

Ces trois ou quatre marches, stratégiques, qui reliaient à l'intérieur du Drugstore les boutiques (une pharmacie, un rayon de disques, un kiosque assez fourni en journaux étrangers, une librairie avec best-sellers sur tranche, un magasin hi-fi, gadgets, briquets Braun et réveils-radios futuristes tout droit sortis de la " défonce du consommateur ") et le restaurant-bar étiré en longueur avec quelques recoins, réputés pour ses hamburgers, une nouveauté en France, tout comme pour ses banana-splits qui semblaient gargantuesques.

Les marches : comment arrivait-on à s'y tenir ? Mystère. C'était un endroit de passage permanent. Les mecs du Drug en faisaient un goulet d'étranglement. Il fallait prendre position avec désinvolture sur les côtés. De là, on pouvait tout observer : on surplombait les arrivants. Les plus hautes marches, pourtant, n'étaient pas forcément réservées aux meilleurs. On pouvait aussi frimer du bas vers le haut. C'était juste un peu plus délicat. Entre trois et quatre heures, dernier délai, on se rencontrait avant d'aller en boîte ou, plus rarement, de descendre et remonter les Champs avec quelques haltes possibles. On ne se retrouvait autour des marches en fin d'après-midi que le samedi, vers six heures, pour s'échanger les adresses des boums et des rallies dont on pourrait profiter.

Extrait du livre " La Bande du Drugstore "
paru aux Editions Denoël

@ntretien avec François Armanet

C'était quoi, "l'esprit" du Drugstore ?

Entre 60 et 67, la crème des minets parisiens a fait du Drugstore des Champs-Élysées le rendez-vous de la frime. Par définition, au Drugstore, il n'a jamais été question que de postures et d'impostures... Ces minets n'avaient de cesse de détruire leurs propres créations vestimentaires à mesure qu'elles étaient reconnues ou adoptées par les "bidons". C'est une quête infinie du "presque rien", où l'on passe son temps à se démarquer des autres, jusqu'à l'écoeurement. A tel point que la mode du Drugstore a fini par se supprimer elle-même.

Trois ans après la sortie de votre roman, vous l'adaptez au cinéma. A quel moment avez-vous décidé de porter vous-même à l'écran *La Bande du Drugstore* ?

Ce n'était pas prévu au programme. Dès qu'il a été question d'un film, je souhaitais simplement collaborer à l'écriture du scénario. Jusqu'à ce que le producteur Jean Bréhat me propose de le réaliser. Pour lui, le projet tenait surtout à une certaine justesse d'angle, à l'exactitude du ton, qui risquaient de se perdre avec l'intervention d'un réalisateur "extérieur" à cet univers.

Pour le scénario, j'ai eu l'avantage rare de travailler avec Jean Helpert qui, outre le fait d'être un copain

d'enfance, a lui aussi rôdé au Drugstore. Nous avons mis le livre de côté pour reconstruire une histoire basée sur les liaisons dangereuses de deux filles et de deux garçons. J'ai eu la chance de rencontrer à toutes les étapes du film des gens de qualité, particulièrement le directeur de la photo Guillaume Schiffman, sans lesquels rien n'aurait été possible.

Du livre au film, le regard posé sur eux paraît plus tendre...

Tendre et cruel. Si le livre brossait par scènes successives le portrait d'un drugstorien, le film retrace le chassé-croisé amoureux de quatre adolescents, de leurs rapports entre frime et amour, faits de cruautés, de troubles et d'émotions. La grande différence réside justement dans l'apparition de points de vue féminins face aux poses cyniques et blasés des deux mecs du "Drug"...

Philippe (Mathieu Simonet) se cache derrière de multiples carapaces. Il est cultivé, railleur, impertinent mais aussi coincé. Comme adolescent, et encore plus comme drugstorien, ressentir un élan amoureux lui est quasiment insupportable.

Marc (interprété par Aurélien Wiik) est le frimeur intégral, plus primaire et belliqueux que son ami. Au début, ils semblent prisonniers de leur personnage et l'on perçoit vite, surtout chez le premier, à quel point



les femmes vont les faire évoluer.

Le personnage de Charlotte (Cécile Cassel) est dans l'excès romantique. C'est une enfant gâtée, volontaire mais fragilisée par une cicatrice intérieure.

Nathalie (Alice Taglioni) est l'alter-ego féminin des deux minets. Mais les filles étant plus malines que les garçons, elle a quasiment un an d'avance et dans son comportement, s'affirme déjà une jeune femme libérée de mai 68 (la pilule restait inaccessible).

Tous les quatre vivent dans une bulle adolescente et dès qu'ils affrontent une réalité extérieure (parents, professeurs, rockers, banlieusards...), ils montrent leurs limites. Ils sont arrogants, méprisants, mais d'autant plus séduisants, qu'ils sont déplaisants.

Le Drugstore, on en parle beaucoup, mais on ne le voit jamais...

Ce n'est pas le lieu qui fait le drugstorien mais plutôt une attitude, une reconnaissance qui vous est donnée par le regard des autres. D'ailleurs, personne ne s'est jamais revendiqué " du Drugstore "... Déjà à l'époque, le mythe de la bande du Drugstore était bien supérieur à sa réalité; et la destruction de l'immeuble, quelques années plus tard dans un incendie, n'a fait que le renforcer. Et puis je n'ose imaginer la tête du producteur s'il avait fallu reconstituer les Champs-Élysées en 1966...

Vous avez apporté un soin particulier à redonner vie à l'univers de ces " minets du drugstore " chantés à l'époque par Dutronc...

Oui, selon le bon vieux principe du " plus c'est local, plus c'est universel ", cette histoire est ancrée rigoureusement en 66-67, pour mieux s'en affranchir. Le film est très précis dans les costumes, les coupes de cheveux, les décors, les attitudes, le vocabulaire, et la musique mais ne tombe jamais dans la reconstitution nostalgique.

Les histoires d'adolescence sont éternelles. Et puisque *La bande du Drugstore* traite d'une

génération qui invente l'adolescence éternelle, on est au cœur du problème. C'est la première classe d'âge qui impose des signes de reconnaissance, sa mode, sa musique aux précédentes. C'est l'émergence des enfants du baby-boom.

La France plongée dans les " Trente glorieuses ", développe une certaine frénésie de consommation, tout en demeurant une société rigide et conformiste. Les murs sont là à abattre, et on



peut s'y cogner de façon d'autant plus explosive. Pour autant, les minets du Drugstore ne sont pas (encore) les gauchistes de 68. En 66-67, on tombe sur une génération très peu politisée.

Avec la guerre d'Algérie, leurs aînés avaient une bonne raison de s'engager. Tandis qu'au Drugstore, s'il y a une forme de rébellion, elle n'est absolument pas politique.

En fait, ils rejouent " La Fureur de vivre " à la française...

Si l'on veut. Ces ados-là étaient nourris de James Dean... et de Peter Fonda dans *Les anges sauvages*



mais ils allaient voir aussi les films de la Nouvelle Vague. Si l'archétype du minet reste Jacques Dutronc, l'autre spécimen impeccable est incarné par Jean-Pierre L aud dans *Masculin-Féminin*.

Avec la frime de L aud, les mini-shetlands de Chantal Goya et de Marlène Jobert, Godard a parfaitement capté l'air du temps des minets. Dans *La collectionneuse*, Eric Rohmer a montré l'attitude de mépris, la peur de concrétiser sans déchoir, la pose permanente qui refoule tout sentiment, qui étaient l'essence même des " dandys " du Drugstore. Autre opus très drugstorien, *Blow Up* d'Antonioni, inspiré de l'histoire du photographe anglais David Bailey. L'ennui blasé de David Hemmings, son Levi's Slim Fit blanc et Jane Birkin qui michetonne. Bien sûr, tout se déroule à Londres, et à ce moment-là, l'Angleterre inventait le monde et la musique. En France, Jean-Marie P rier, Nino Ferrer, Ronnie Bird, Gainsbourg qui s'habillait chez Renoma comme Dutronc, costard cintré et Church's Consul bien cir es, partageaient un " mauvais esprit " très " Drugstore ".

Confier les rôles d'adulte à Alain Bashung ou à Jacques Lanzmann, clin d' il ou caution ?

Plutôt jouer avec des réminiscences.   l'époque, Bashung se produisait au Pierre Charron ou dans d'autres boîtes des Champs. Jacques Lanzmann, directeur de *Lui*,  crivait *Les playboys* pour Dutronc. Jacky, qui a aussi train  au Drugstore, interprète un tailleur juif polonais, métier qu'exerçait réellement son père. Bayon, qui ferraillait avec les minets à Henri IV, apparaît en patron de bar. Romain Goupil, leader lycéen en 68, joue un rôle de gynécologue séfarade réactionnaire... Leur infliger  a, c'était assez drugstorien.

Propos recueillis par
Thierry Valletoux

le réalisateur

François Armanet est journaliste depuis vingt ans. Il a été rédacteur en chef au *Nouvel Observateur* (1989-1997) et depuis 1998 est rédacteur en chef à *Libération*.



le Geste devant la bouche du minet

Cette pantomime muette et mécanique signifierait tout à la fois : " je pouffe " (ouaff), " je bâille " (oahh) et " quel taré " (pff) - voire " je dégueule " (beurk). C'est une sorte d'éclat de rire éteint, un ange de moquerie blasée passe.

Le geste vient comme une coupure, un blanc dans le discours.

C'est une gestuelle maniaque, récurrente, sur le mode du charriage ultracodé, entre initiés, s'offrant comme " bidon " en même temps que snob, qui vient relayer en la niant la parole, la chose étant enchaînée assez systématiquement à un compliment condescendant qu'elle vient saquer en retour de manivelle.

Epuré, évanescent, c'est un beau geste mollement martial qui scie, neutralise, ce qui précédait comme d'un coup d'essuie-glace poussif à plaisir. Le rite est strict là-dessus : " *Délicieux, le gâteau au chocolat de ta mère...* " / shlace : la balayette qui tue.

Parties du corps impliquées : la tête (qui pivote), la main (qui balaie), la bouche et les yeux (qui chassent).

Le corps est statique ; le buste un peu concerné : les épaules (haussement), plus le bras droit (gauche pour un gaucher), *via* le coude et l'avant-bras, relevés dans la procédure.

La main est tendue mais lâche, verticalement penchée de biais sur tranche, associée en léger décalage avec la bouche, en la laissant voir, dans la tradition farcesque des apartés théâtraux (" *à part : La peste soit de l'avarice et des avaricieux !* ") ; un peu dans le rôle de l'éventail des coquettes.

Dans son glissement codifié, la main, en coup droit ou en revers selon l'inspiration, peut développer toutes sortes de variations coulées par rapport à la rotation de la tête : soit en sens inverse, soit dans le même sens.

Pour être rigoureux, il faut sans doute nuancer la description du point de procédure suivant : la main ne se porte pas d'emblée devant la bouche ; l'épaule droite (cas droitier) commence par se hausser et la bouche à béer, tandis que le menton se détourne vers la gauche, comme pour fuir la main droite qui esquisse seulement cependant son geste à suivre ; ce n'est que dans un deuxième temps que ladite main, légèrement en coupe (concave), joue pleinement son rôle en suivant une trajectoire montante, enveloppant la bouche de droite à gauche, qui tend à plonger en bout de course, le tout figurant idéalement le " pff " de fond.

Dans cette mimique de dégomme, tout est surjoué, bouffonné, mais froidement : tout le soin tend curieusement à annuler (sous-jouer) dans le même temps ces démonstrations, en expressionnisme distancié et comme ennuyé : l'arc des sourcils se relève de vague saisissement ; la bouche bâille sans conviction sous le coup de l'émotion surfaite ; les épaules se haussent au point que le cou rentre dans le col ; le regard se détourne, comme écoeuré et vide ensemble, jusqu'au



vitreux (exactement comme dans les mini-crisés d'épilepsie sous camisole chimique, où les traits, la parole et les yeux, défailent).

Cette pose sacrificielle *bondage*, clownerie en *understatement*, peut prendre comme victime un étranger à la bande mais aussi bien, à titre viril, un favori, chambré par principe et affectation. On fait ça pour rien, juste pour ponctuer l'ennui, débîner, torturer un peu quelqu'un. En le faisant on signale qu'on ne croît à rien, à commencer par ce geste, auquel d'ailleurs personne ne croît. C'est une pure formalité, plus ou moins parfaite formellement, placée, cataleptiquement blasée et sadique à point.

BAYON (annexe au Lycéen)
pour La Bande du Drugstore

la **B**ande son du Drugstore

Les années 60 sont celle de l'éternelle adolescence. Attitude, vêtement, mode, frénésie de consommation, signes, langage..., pour la première fois, une génération s'impose aux précédentes. Au cœur de cette révolution culturelle, la musique balise le fossé des générations. Exemple révélateur ? A l'aube des sixties, Tino Rossi, *Petit papa Noël*, à des années-lumière de la jeunesse, est moins âgé que Johnny ou Mick Jagger aujourd'hui. Le rock incarne le rêve libérateur. Les champs de la rébellion sont musicaux avant d'être politiques.

Excessives, bouillonnantes d'un trop plein d'énergie qui fera exploser la cocotte-minute de la bien-pensance au printemps 68, les années 60 sont aussi désemparées.

Dans la France qui s'ennuie, à deux pas de la Place de l'Etoile, sur les Champs-Élysées, les minets de Drugstore que chante Dutronc en costume Renoma étaient les mieux sapés et les plus enragés d'une génération qui ne croyait qu'en elle-même et s'imaginait tout réinventer. La drague, les michetons, les boums, les "bidons", la casse, les boîtes, les tout premiers joints, les vacances en Angleterre, les mini shetlands, les Clarks, les mocs Weston et les Morris Cooper.

66-67, la fin de la bande du Drugstore approche mais nul ne le subodore. Gérard Manset a déserté la bande, Bashung joue épisodiquement au Pierre Charron, boîte en vogue, et quand Jacques Lanzmann descend des bureaux de Lui sur les Champs, il croise les "minets qui mangent leur ronron au Drugstore".

Ces dandys au petit pied n'écoutent que de la pop anglaise et du rhythm n' blues américain. Ils détestent les yéyés. Seuls Ronnie Bird et Jacques Dutronc, Nino Ferrer et Michel Polnareff trouvent grâce aux yeux de ces mods à la française. On retrouve les riffs des Kinks chez Dutronc, les cuivres Stax chez Ferrer, la préciosité hystérique des Yardbirds chez Ronnie Bird et les plaintes dylaniennes chez Polnareff (Christophe, dandy minimaliste, séduit les filles, hérisse les garçons). Mais le rock français reste anecdotique quand la Soul Music d'Amérique et la pop britannique bouleversent le monde. Le *Swinging London* est son centre d'attraction. Et peu importe qu'à l'ombre de l'Arc de triomphe, l'on ne comprenne pas les paroles, "yaourt" à quoi se réduit peu ou prou aux oreilles du teenager élevé dans la langue de Scapin, l'anglais. La langue de Shakespeare, idiome rock par excellence, s'affirme néo-espéranto des baby-boomers.

66-67 : la bande son de l'époque sort à peine du mono. Format-roi : le 45 tours microsillon, "simple" ou EP (à 4 morceaux). Le 33 tours compile des succès singuliers. Il faut attendre le Sergeant Pepper des Beatles en 1967 pour inaugurer l'ère du concept-album en stéréo. Les titres sont brefs et efficaces. La face B plus décalée que le titre-flambeau. Les chansons se dansent : rapides en jerk improvisé - qui efface dès le milieu de la décennie, les danses maniérées, twist, madison, hully gully... - ou lentes en slow millimétré. Pour flirter, le temps est compté. La vitesse ritualisée. L'époque est incarnée. Elle sombrera plus tard dans le culte du corps. Les murs d'une société crispée restent à abattre, d'où l'énergie sauvage. L'émulation inouïe force à l'inventivité.



Les groupes de série B sont majeurs, les Beatles sortent un album qui révolutionne le précédent quasiment tous les six mois. Leur fureur adolescente résonne sans décodage. Peut-être aussi parce que le rock du présent revisite en boucle ses fondations. La scansion frénétique de James Brown ou de Wilson Pickett préfigure le rap, Lauryn Hill ou Eryka Badu puisent à la fièvre d'Esther Phillips ou de Carla Thomas. Le garage punk de *Wild Thing* et le martèlement balloche de *Louie Louie* restent basiques. Guitares épileptiques et fulgurance psychédélique de *Sunshine of Your Love*, mélancolie rageuse de *Mr Soul* posent la pierre angulaire de Smashing Pumpkins ou Nirvana, Pulp ou Blur courent toujours après la mélodie socialo-virevoltante d'un *Friday on My Mind*, la rythmique de bronze de *The Beat Goes On* n'envie rien à celles de New Order.

La bande originale du film entremêle standards du moment (*Chain of Fools...*) et raretés (*Light Bulb Blues...*). A l'instar des mecs de Drug, le choix a privilégié titres de pose et d'agressivité. Préférant par exemple pour la Soul, le versant Stax-Atlantic (Otis Redding, Aretha Franklin, Sam and Dave...) plus barbare et frimeur que le son Motown (Supremes, Four Tops, Marvin Gaye...).

Au finish vingt titres directs, madeleines de lendemains qui chantaient, vyniles d'insouciance et de noir désenchantement, qui n'ont jamais eu besoin de retrouver une seconde jeunesse. La bande son du Drug.

François Armanet

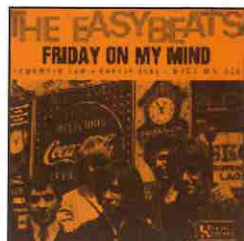
la **B**ande originale du film

parue chez Warner



FRIDAY ON MY MIND

par The Easybeats
(H. Vanda/G. Young)



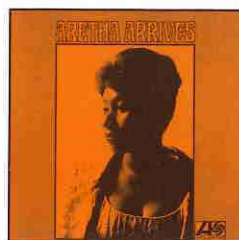
CHAIN OF FOOLS par Aretha Franklin (Don Covay)



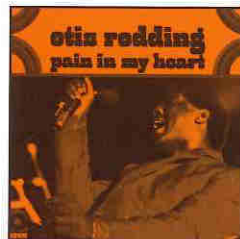
GLORIA par The Shadows of Knight (Van Morrison)



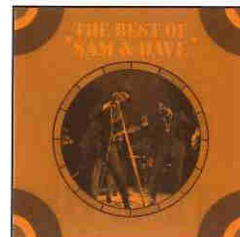
NEVER LET ME GO par Aretha Franklin (Joseph W. Scott)



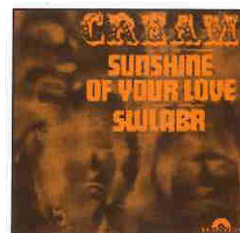
SECURITY par Otis Redding (Otis Redding)



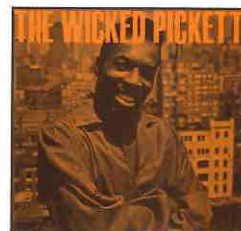
I THANK YOU par Sam & Dave (David Porter/Isaac Hayes)



SUNSHINE OF YOUR LOVE par Cream (Eric Clapton/Jack Bruce/Pete Brown)



MUSTANG SALLY par Wilson Pickett (B. Rice)



Contact musique
Bande Originale du Film : WARNER MUSIC
TEL : 01 56 60 41 64

TRY ME

par Esther Phillips



THE BEAT GOES ON

par Sonny & Cher
 (Sonny Bono)



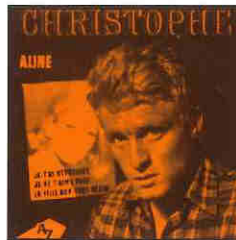
LIGHT BULB BLUES

par The Shadows of Knight
 (J. Kelly/J. Alan Sohns & G. McGeorge)

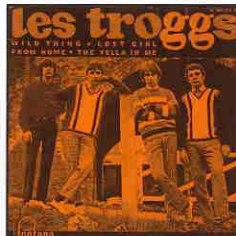


ALINE

Interprété par Christophe
 (Daniel Bevilacqua)



WILD THING
 par The Troggs
 (C. Taylor)



LOUIE LOUIE

par The Full Spirits
 (R. Berry)



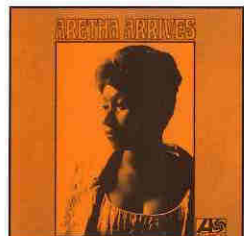
LES PLAYBOYS

Interprété par Jacques Dutronc
 (Paroles de Jacques Lanzmann /
 Musique de Jacques Dutronc)



PROVE IT

par Aretha Franklin
 (Randy Everetts/Horace Otts)



la Panoplie



Chemise cintrée, col boutonné
(en madras, oxford
ou seersucker)



Blouson en daim de chez Renoma,
court, à la taille style
"Fureur de vivre"



Penny Loafer, américain,
noir, bleu marine ou bordeaux
(avec un penny dans la languette)



Boot jodphur à lanière
(on porte aussi des Church's
Consul ou à boucle)



Levi's
501 en denim ou Slim Fit en velours



Shetland mini et sans couture
(Fair Isle pour filles avec
le jacquard fleuri)



Ray Ban
même sans soleil



Zippo
pour américaines sans filtre



Clarks, la desert boot
sable ou marron



Gabardine bleu marine,
doublure chatoyante et ceinture
nouée serrée dans le dos



Kilt, mini,
mi cuisse au plus bas



Mocassin Weston,
mis à la mode par la bande
du Drugstore

les acteurs

Mathieu SIMONET

Philippe Challes

Mathieu Simonet a débuté à la télévision avec Nina Companeez aux côtés de Bernard Giraudeau, puis il a interprété sous la direction de Michel Sibra la jeunesse de l'écrivain Philippe Sollers dans *Le jeune français*. Il a tourné récemment avec Marco Pico et Jean Louis Lorenzi. Claude Chabrol l'a alors engagé pour son film *Merci pour le chocolat*. Au printemps 2002, il sera l'un des rôles titres du premier long métrage de Doug Headline. Mathieu Simonet a été durant trois années de tournage le responsable photo du film réalisé par Jacques Perrin *Le peuple migrateur*. Il est l'un des auteurs du livre tiré du film (Ed. du Seuil).



Cécile CASSEL

Charlotte Stroessman



La comédie, le chant et la danse, c'est son univers ; elle enchaîne *Vivante* de Sandrine Ray, *Justice de femmes* de Claude-Michel Rome, *Salut la vie* de Daniel Janneau.

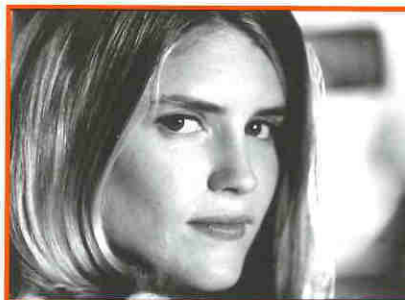
Aurélien WIIK
Marc Bensoussan



Après s'être fait remarqué en fils tête à claques dans *Chaos* de Coline Serreau, Aurélien Wiik a tourné dans *Parlez moi d'amour* de Sophie Marceau et *Juliette est absente* de Anne Thérion.

Alice TAGLIONI

Nathalie Meissonnier



Après *La bande du Drugstore*, on la verra dans *Le pharmacien de garde* de Jean Weber et *Décalage horaire* de Danièle Thompson. En 2002 elle tournera dans le film de Doug Headline *Brocéliande*.



LES MINETS

Laurent Pialet
Matthias Van Khache
Marie Ravel
Paul Pèrier
Thomas Blanchard
Mélanie Page
Alban Aumard
Lulu Gainsbourg
Stéphane Medez
Déborah Helpert
Julien Delettire
Olivier Brun
Alexis Michalik
Fabien Billet
Anne Abel
Xavier Lafitte
Romain Deroo
Romain Rondeau
Clémence Lenorman
Inès de Beauregard
Marion Armanet

Pierre de Cavaillac
Patrick Bernheim
Jocelyne
Super frimeur du Relais
Billy le Rocker
Jane
Gros Louis
Mascotte du Drug
Le voleur de mocs
La postière
Pierrot
Fasciste
Jeune communiste
Minet Boum
Brigitte
Minet Weston
Fabrice Lethuillier
Drugstorien du Relais
Serveuse Isle-Adam
Minette poker
Minette 14 juillet

LES ADULTES

Thierry Lhermitte
Alain Bashung
Gabrielle Lazure
Romain Goupil
Carole Jacquinet
Jacky Jackubowicz
Jacques Lanzmann



le père de Charlotte
le prof de philo
la prof d'anglais
le père de Marc
la mère de Marc
le tailleur
le libraire

l'@quipe

Réalisateur	François Armanet
Scénario & dialogues	François Armanet et Jean Helpert
	D'après le roman " La Bande du Drugstore "
	paru aux Editions Denoël
Directeur de la photographie	Guillaume Schiffman
Montage image	Sandrine Deegen
Chef décorateur	Jean Marc Tran Tan Ba
Ingénieur du son	Philippe Lecoeur
Costumes	Nathalie Raoul
Casting	Annette Trumel
Scripte	Isabelle Ribis
Maquillage	Michelle Quelin Quentel
Coiffure	Célia Best
Première assistante réalisation	Virginie Ferrant
Montage son	Fred Meert
Mixeur	Franco Piscopo
Directrice de production	Michèle Grimaud Othnin Girard
Directeur de post production	Stéphane Guarese
Superviseur de la musique	Thierry Garcia
Producteurs délégués	Jean Bréhat et Rachid Bouchareb
Directrice générale	Muriel Merlin

Une coproduction 3B Productions, France 2 Cinéma, StudioCanal
Avec la participation de Studio Images 8, France Télévision Images et Canal +
Avec le soutien du CNC et de la Procirep



